

# Les silences pleins d'images du dieu mort.

Marc NACHT

Texte de l'exposé présenté au séminaire d'Houchang GUILYARDI, le 15/12/1999, en reprise d'une intervention sur le même thème présentée le 26/11/1999 à l'Institut de Recherche et d'Enseignement des Maladies Addictives (I.R.E.M.A).  
Marc NACHT – Psychanalyste, Paris.

Il y a le silence fait autour de la drogue lorsque le drogué devient tabou. Silence qui indique déjà que nous avons affaire à autre chose qu'un simple interdit légal. Ce silence dirige l'attention vers le caractère secret et sacré qui est attaché au lieu de ce silence. Il est une constante dans les travaux psychanalytiques classiques sur les addictions<sup>1</sup> que l'on peut résumer ainsi: toute prise de drogue vient boucher un trou au niveau d'un trouble du narcissisme primaire, du sadisme oral et du retournement contre soi de ce sadisme. Le caractère régressif de l'addiction est général. Mais par l'addiction, le sujet se constitue une sorte de bord fonctionnant entre la névrose et la psychose qui lui évite de basculer dans les formes graves de ces affections.

Le lieu psychique d'où la drogue est appelée est un lieu sans représentations de mots. Le langage n'y a pas cours. Cela ne veut pas dire que les toxicomanes ne parlent pas, mais qu'il n'y a pas de paroles là où c'est. La jouissance est sans paroles.

S'agit-il d'une jouissance que l'on pourrait qualifier d'autonome dans l'idée qu'elle est d'origine très archaïque. Ce serait, me semble-t-il une erreur. En effet, le lieu de la jouissance la plus archaïque est un lieu d'indiscernement entre le corps du nourrisson et sa mère. La mère comme Autre est donc indissociable de la jouissance archaïque. Comme toute jouissance, cette jouissance là ne peut se maintenir sans aboutir à la mort. Elle est pulsion de mort. La visée de cette pulsion, selon Freud, est le retour à l'inanimé, la mise à l'abri des vicissitudes et excitations de la vie, le silence.

En effet, le silence de la pensée est au désir du sujet ce que le silence des organes est à la santé. Sans drogue, c'est le désir de dormir, la nécessité de dormir qui dit le mieux notre besoin de rompre avec la vigilance de l'état de veille et de nous mettre hors d'atteinte des diverses sources d'excitations internes, parmi lesquelles les pensées, et externes, celles que nous communiquent nos perceptions. Le rêve, gardien du sommeil selon l'expression de Freud, fonctionne comme un régulateur en maintenant au plus bas le régime de nos pulsions et de nos perceptions.

Cette description sommaire d'un fonctionnement sur le mode économique n'a que le sens d'indiquer l'orientation du désir, cette réduction des tensions qui est, selon Freud, l'organisatrice du principe de plaisir. Mais cette description ne serait que celle d'une machine célibataire si l'on ne référerait ces tensions à ce qui pour un sujet en organise la lecture, c'est-à-dire sa relation à l'Autre comme déterminante de son rapport aux objets.

C'est cette relation à l'Autre qui est en question dans l'usage des drogues. Ici, nous pouvons reprendre et peut-être poursuivre l'interrogation formulée par François Perrier : la fin poursuivie par les toxicomanes, est-elle la jouissance ou l'effet de desubjectivation par rapport à une question du sujet sur l'Autre, désormais impossible parce qu'il fait défaut ?<sup>2</sup>

L'Autre comme impossible, l'Autre comme faisant défaut n'est peut-être pas seulement l'Autre du toxicomane. Il est aussi bien l'Autre du Job biblique, tout aussi impossible que faisant défaut. Ce qu'il reste est que cet Autre là n'est nul Autre

1. Cf. *Ecrits psychanalytiques classiques*, J.L. Chassaing et coll., Editions de l'Association freudienne internationale, Paris, 1998.

2. François Perrier - *Les freudologues et la drogue in Les corps malades du signifiant* (Séminaire 1971-1972), InterEditions, Paris, 1984.

que dieu venant représenter l'abîme de toute demande venant buter sur l'absolu du désir.

Le désir absolu à l'adresse de l'Autre place certainement le sujet hors de lui-même, là où le moi doit pour exister réaliser une sorte d'écart avec le désir pour ne pas s'y dissoudre. L'effacement de cet écart est désubjectivant. Dans la relation avec ce qui représente le désir absolu, les mystiques abolissent cet écart au prix de la désubjectivation qui les met en relation directe avec la représentation du désir. Il me semble que ce qui caractérise ce désir, c'est de ne plus être un désir pour un objet mais un désir de désir ou désir de l'Autre comme, justement ce qui est impossible.

Voilà ce qui pour le drogué, qui semble suivre la même pente abyssale dans la relation à l'Autre, devrait écarter toute considération portant sur la recherche de quelque carence parentale, effective dans l'ordre de la réalité. Ce qui fait défaut est ailleurs. Sans vouloir jouer aux poupées russes, il me semble pouvoir avancer que ce qui fait défaut peut être situé dans le trop possible, le trop non barré, de l'Autre pour un des parents. Il ne s'agit pas d'une faille mais d'un trop plein venant signifier une béance. Béance à l'Autre; béance de l'Autre se présentant comme un appel.

N'est-ce pas cette béance qui faisait dire à Charles Melman que la jouissance des toxicomanes nous les faisait apparaître comme des extra-terrestres parce qu'elle était « soutenue par un ensemble qui est un ensemble non borné, c'est-à-dire qu'il n'est pas construit sur une limite. »<sup>3</sup> L'existence de cet ensemble non-borné chez l'un des parents du futur drogué est peut-être ce qui fait échec à la castration symbolique de l'enfant, la transformant en une sorte d'identification au désir inconscient parental de se perdre en l'Autre, comme de trouver cet Autre dans leur enfant.

« Le toxicomane cherche le sacré et le secret, il cherche à se créer en Dieu, c'est-à-dire sans interdit. » comme l'écrivait Claude Olivenstein.

Arguons que ce qui nous paraît transgressif dans les toxicomanies, se fonde non sur une absence d'interdit mais sur un désir qui n'a pas de signifiant et qui, en cela, demeure littéralement interdit. Le silence des espaces infinis n'est plus un effroi sous la drogue, il est là où le désir s'en va.

Un désir qui n'a pas de signifiant est un désir que le sujet ne peut vivre qu'en exclusion interne. A le

3. Charles Melman, in *Interventions en Belgique*, 82-86, AF.B., Bruxelles, 1987, p.27.

trouver, il se perd. On peut référer ce signifiant manquant à ce qui s'est trouvé désarticulé, de la pulsion sexuelle et de la pulsion de mort, dans le désir d'enfant des parents. L'enfant serait devenu le représentant de ce clivage. Le toxicomane est alors, en tant que sujet, le sujet de cette jouissance là, disjonctive, qu'il ignore tout autant que ses géniteurs.

On verra dans cette jouissance la source du mépris des réalités et même de la vie propre au toxicomane. L'objet n'a guère d'importance pour lui, tout comme le décrivait déjà Baudelaire qui s'y connaissait un peu: « *Quel est le philosophe français qui, pour railler les doctrines allemandes modernes, disait: « Je suis un dieu qui a mal diné? » Cette ironie ne mordrait pas sur un esprit enlevé par le haschisch; il répondrait tranquillement: « Il est possible que j'aie mal diné, mais je suis Dieu.* »<sup>4</sup>

Un patient, vieux fumeur d'herbe plein d'humour autant que de détresse, me disait, plus modestement, « Je suis un peu divin en moi. »

Oui, il n'est pas facile d'être l'Autre. Il n'est pas facile d'être le porteur de ce qui n'a jamais correspondu à des représentations de mot pour les parents mais est demeuré encrypté et transmis comme tel à l'occasion d'une naissance. Parce que cette naissance a été une sorte de passage à l'acte échappant aux sujets, un contournement de ce qu'il en était pour eux du sexuel et du générationnel.

On reconnaîtra dans cette position du toxicomane, celle d'être appelé dans le champ de l'Autre, une position voisine de celle de l'hystérique. Mais alors que l'hystérique déploie ses symptômes à l'adresse de cet Autre - le psychanalyste ayant fonction d'occuper transitoirement cette place de manière à renvoyer le message déchiffré à son destinataire - le toxicomane se ferait lui-même cette adresse, page blanche, silencieuse de cet Autre dont il devient l'incarnation, ce qui cliniquement le situe dans le champ de la psychose. En cela, la toxicomanie n'est pas très éloignée de la mystique qui d'ailleurs, on le sait ne dédaigne pas d'avoir recours à l'aide de la drogue.

Mais on peut dire que ce que l'hystérique ne cesse de rater, cette place de l'Autre dont il est l'occupant sans cesse délogé, le toxicomane parvint à s'y établir de façon stable au prix de l'intoxication et de l'inscription physiologique qui en résulte. Si la drogue est le stigmaté de l'Autre,

4. Charles Baudelaire, *Paradis artificiels*. Pléiade, p. 383.

elle l'est bien au sens premier et grec de ces *stigmatos* qui étaient le nom donné aux marques d'appartenance portées sur la peau - au fer rouge ou par tatouage - d'un serviteur d'un temple, d'un esclave, d'un soldat.

Que les drogues, y compris les drogues pharmacologiques, psychotropes, antidépresseurs notamment et paradoxalement, fassent surgir cette

figure muette de l'Autre, celle même où peut se reconnaître l'abolition du sujet dans la pulsion de mort. est à repérer à l'origine du silence dont toutes les questions sur les drogues se nimbent. Les discours, mêmes les plus bruyants et les plus normatifs, ne faisant, somme toute, que chercher à le masquer. ■